

☆ Dès la *nuît* des temps, le rapport entre récit et période nocturne s'affirme par le conte : pour conjurer l'antique peur des ténèbres, l'être humain (se) raconte des histoires. Au fil des siècles s'est constituée une chaîne de récits qui a voyagé de peuple à peuple pour former ces recueils que l'on trouve presque identiques de l'Oural à la Patagonie. Raconter ou écrire une histoire c'est ajouter un maillon à cette chaîne. C'est seul, à sa table, que l'écrivain écoute ces voix qui montent d'une tradition. Le silence de la nuit en est peuplé. Tout à l'insomnie de la création, il les laisse guider sa plume.

À l'autre bout est un lecteur qui reçoit le texte souvent à la lumière de la lampe. Lui aussi connecte ce qu'il lit à sa propre tradition, à son propre vécu. Le flux de la vie « utile », à marée basse aux petites heures, s'est retiré pour laisser la place aux voix que nous portons en nous et que toute littérature projette sur le devant de notre théâtre nocturne.

à sa table, au cœur de la nuit,
l'écrivain est un voyant...
qui entend des voix



La nuit, nous voyageons entre les noms, plongés dans leur quintessence. La réalité ne résiste pas. Les histoires, les suites, le vieux couple cause-effet perdent toute signification.

Pour être sûr que l'on vit il faut toucher son propre corps ou bien recourir à la mémoire. La substance primaire de l'obscurité intègre les veines et y coule avec le sang. Un chien aboie quelque part. Dans les maisons, les gens prolongent le jour avec les téléviseurs et les lampes. Ils veulent voir leur vie, leurs objets, tout ce qu'ils ont rassemblé entre leurs quatre murs depuis l'invention du feu. Mais la nuit vient toujours. Vus de très haut, les villes et les villages ressemblent à des restes de feux.

À l'origine étaient les ténèbres : sans l'extravagance de la mémoire, je ne serais qu'un bout de matière animée plongé dans des ténèbres préhistoriques. Il n'est pas impossible que le corps humain soit une variété d'obscurité chaude et dense. À une heure comme celle-ci, la nuit l'emporte comme sa propriété. Un noir qui s'étend à l'infini. Je ne trouve rien de plus grand que cela. C'est ce que doit ressentir une goutte quand elle se répand dans l'eau.

☆ Dans toutes les traditions, mystiques, philosophiques, artistiques ou littéraires, la nuit est double. Si d'une part elle couvre le monde et le réel d'une couche de ténèbres qui nous prive des objets, d'autre part elle éclaire et parfois embrase des zones de la pensée, de l'âme ou de la personnalité que la lumière diurne nous occulte. Car double aussi est l'acte d'*aveugler* : c'est éblouir jusqu'au blanc ou voiler jusqu'au noir.

La littérature a souvent peint des scènes sous l'orbe lunaire pour symboliser cette dualité : quoi de plus double que la lune avec sa face sombre et cachée opposée à son visage taché d'une lumière qu'elle distille à petit feu pour guider les assassins comme les amants ?

CHANSON DE CAVALIER
Sous la lune noire
des pillards de route
tes éperons sonnent...
Petit cheval noir
où emportes-tu
ton cavalier mort ?

... Tes durs éperons,
brigand immobile
qui perdis les brides.
Petit cheval froid
quel est ce parfum
de fleur de couteau ?

Sous la lune noire
la Sierra Morena
a son flanc qui saigne.
Petit cheval noir
où emportes-tu
ton cavalier mort ?

Là-haut, la nuit plante
à ses côtes noires
des éperons d'astres.
Petit cheval froid
quel est ce parfum
de fleur de couteau ?

Sous la lune noire
un cri ! et la corne
d'un feu de montagne.
Petit cheval noir
où emportes-tu
ton cavalier mort ?

Federico Garcia Lorca
Poèmes du Cante Jondo
POÉSIE / GALLIMARD

dualité nocturne et ambivalence lunaire : toujours deux façons d'aveugler



LA LUNE QUI PARAIT
Quand se montre la lune
les eurillons s'effacent
et laissent des sentiers
impénétrables.

Quand se montre la lune
la mer couvre la terre
et notre cœur dérive,
île dans l'infini.

Nul ne mange d'oranges
sous le grand clair de lune.
Il faut pourtant manger
des fruits verts et glacés.

Quand se montre la lune
aux cent têtes égales
les piécettes d'argent
sangloient dans la bourse.

☆ Dans le silence nocturne, lecture et écriture se rejoignent. Les voix et bruits de l'activité diurne ont laissé la place au silence qui est la condition indispensable à un véritable exercice de la mémoire. Les écrivains de la nuit sont avant tout des lecteurs à l'écoute du dialogue qui se noue entre leurs propres fantômes et ceux que les textes lâchent dans la quiétude nocturne. Ainsi la nuit, il n'y a qu'une voix qui parle, mais seuls les écoutants peuvent la remonter comme on le dit d'une rivière, la décomposer comme on le dit de la lumière.



Alors cette rumeur se matérialise sous la forme d'une chaîne dont chaque maillon est une parole, qui monte autant des livres que de notre passé. L'écrivain est celui qui la décèle, la met en forme et, depuis la nuit, la lance vers l'aube, vers le lendemain.

écrivains à l'écoute de la nuit : des voix gigogne

Cette pensée m'assaille, et voici que tout, autour de l'homme, depuis toujours, m'apparaît comme terrible et infiniment silencieux, et tous les noms comme destinés à dissimuler l'absence de nom. Il n'y a aucun nom, aucune identité, aucune raison derrière nulle chose, et l'univers lui-même est un lieu terrifiant, sans explication ni raison aucune. Ainsi vais-je pensant, la nuit, ou aux approches de l'aube, et, peu à peu, la lampe une fois allumée sur la table laquée de rouge, une fois retrouvées les surfaces de la montre, des livres, des notes griffonnées quelques heures plus tôt et laissées en suspens, les terreurs s'endorment (tels des trains de nuit qui s'arrêtent, et dont s'éteignent les phares aveuglants), l'anxiété se calme. Je sais que je suis sur la Terre, dans cette maison, mais la certitude secrète de ce que je sais véritablement – l'horreur du lieu qui n'a pas de nom – se révèle encore plus vaste. Et jamais elle n'aura de fin.

Anna Maria Ortese
De veille et de sommeil
trad. Louis Bonalumi
GALLIMARD 1990



Cependant j'avais continuellement la même idée en tête, comment arriver au bout de cette nuit, cette nuit sans aucun doute la plus terrible de toutes les nuits, ai-je pensé, qui va se traîner en longueur sans qu'on puisse la raccourcir, je peux réfléchir tant que je veux, je ne pourrai pas la raccourcir, et je ne redoute rien tant que ces nuits qui se traînent en longueur, moi qui ne peux me soustraire à la nuit; à peine ai-je pensé que je ne vais pas pouvoir m'endormir, qu'il est déjà minuit et demi ou une heure et demie du matin...

Thomas Bernhard *Extinction*
trad. Gilberte Lambrichs
GALLIMARD 1990

☆ Le personnage de l'insomniaque arrive dans le roman occidental au XIX^e siècle. Il ne le quittera plus. On lui doit des pages mémorables où il exprime toute la terreur, tout le ressentiment envers un monde injuste. L'insomniaque a la haine, reclus dans sa chambre dont il a fait une forteresse, il jette un anathème général sur le monde qui ne sait pas l'aimer, le recevoir. La nuit est pour lui une épreuve, une torture à laquelle il devra survivre contre. Il subit un siège, il résiste, il doit arriver au jour suivant pour être justifié dans ses pensées et ses choix. Il est le seul juste, le survivant, le témoin...

dans la nuit,
nous nous
créons
des tunnels,
des cachots,
des souterrains

*Je voulais
allumer la lampe, puis y
renonçai : le reflet de la lune renvoyé par les
toits tombait dans ma chambre et me donnait plus de clarté
qu'il m'en fallait. D'ailleurs, je craignais que la nuit passât plus
lentement encore si j'éclairais. La pensée d'allumer la lampe simple-
ment pour attendre le jour avait quelque chose de désespéré – une sourde
appréhension me chuchotait que ce serait repousser le matin dans des lointains
inaccessibles. Je m'approchai de la fenêtre : tel un cimetière fantomatique
tremblant dans l'air, les rangées de pignons chantournés faisaient penser
à des pierres tombales aux inscriptions effacées par les intempéries, dressées
sur les sombres caveaux, les « lieux d'habitation » dans lesquels le tourbillon
des vivants s'était creusé trous et passages.*

Gustav Meyrink, *Le Golem*
trad. Denise Mounier Stock 1969

✧ Les grands romans de la nuit sont aussi d'extraordinaires machines à décomposer la raison, la logique, la ligne droite, l'être diurne fabriqué par tout un réseau de relations normalisées par une société qui s'épanouit au grand jour. Les héros de la nuit sont des êtres chez qui la raison perd ses griffes sitôt couché le soleil. Toute lumière est pour eux artificielle, elle ne fait que recouvrir le monde d'une l é g è r e poussière. À la différence du mystique, pour cet être privé de raison, fou selon la majorité, il n'est pas question de rejoindre un quelconque dieu par quelque échelle descendue du firmament, mais d'éprouver dans sa chair l'attachement aux objets et aux créatures saturés de plus de réalité encore dans leur noir scintillement nocturne. Le fou est englué dans l'inextricable immanence du monde que la raison prétend éclairer.

navigation nocturne dans la nef des fous

La nuit automnale se livrait nue à eux, riche de possibilités ténébreuses; le vent fou semblait crier un appel au sabbat; tout les invitait aux furifs mouvements de la faute. Tandis que ses compagnons délibéraient, Adán entendit les airains de San Bernardo sonner la demie de deux heures du matin, et il vit, là-haut, dans la tour, l'horloge jaune comme la figure d'un mort. Était-ce déjà l'heure du retour ?

Irrésolu encore, Adán Buenosayres se rappela le travail qui l'attendait dans son laboratoire de tortures, là-bas, sous la lampe maudite, au milieu des objets stupidement familiers. Et il ressentit un frisson de terreur qui le fit se cramponner au groupe ivre, au navire de fous dans lequel il naviguait :

— Nuit absurde ! cria-t-il en son âme. Nuit miénné !

Alors, une crainte sacrée fit battre les cœurs, à la seule vue des étoiles amoncelées dans le ciel comme les mille yeux d'un Argus qui aurait cligné ses paupières : c'était une antique terreur qui pleuvait d'en haut, et un silence où l'on croyait entendre jusqu'au bruit des alambics de la nuit distillant la rosée sur la terre. Alors, une ivresse tellurique aviva les expéditionnaires, une folle délivrance de tous les liens terrestres, une évasion de l'âme vers le merveilleux...

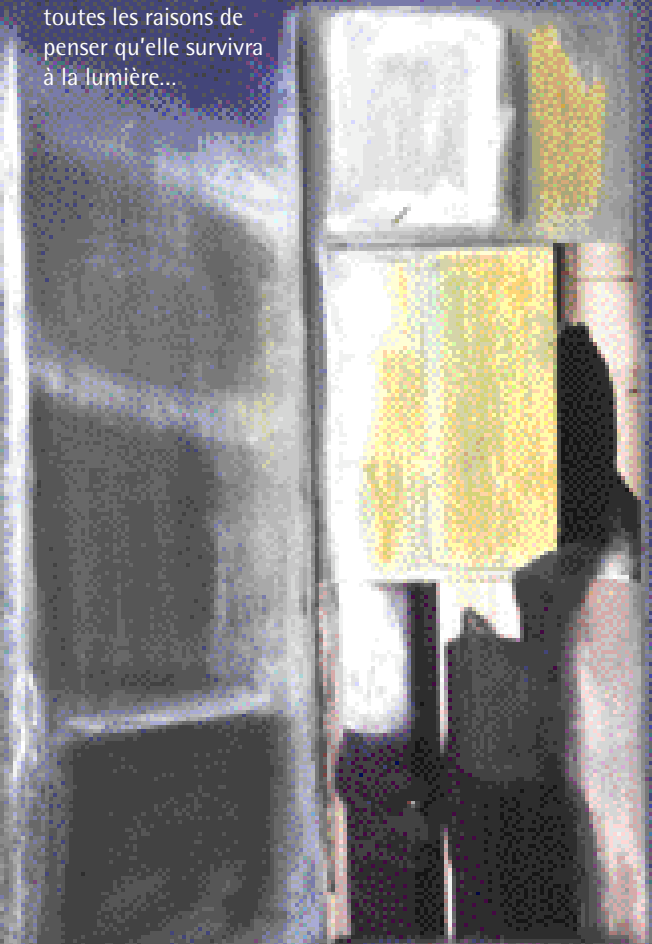
Léopoldo Marechal
Adán Buenosayres
trad. Patrice Toulat
GALLIMARD 1995

☆ Au terme de ce parcours noctambule au long de la littérature, il est temps de laisser toutes ces voix un peu discordantes s'épuiser et se taire. La nature est au repos, la nuit respire. Dormeurs ou insomniaques, elle pénètre en nous, étend son baume sur nos angoisses et nous prépare à notre propre nuit. Car elle fut là dès le début (*Au commencement étaient les Ténèbres...*), et il y a toutes les raisons de penser qu'elle survivra à la lumière...

Les arbres deviennent plus lourds, plus noirs; on ne perçoit ni ordre ni suite dans ces cris, ces mouvements; ils ne viennent d'aucun corps. Rien n'est visible. Nous ne sommes plus que des silhouettes, cadavériques et sculpturales. La nuit a ravi ses plumes à la flèche décochée, ses vibrations s'élèvent et rougeoient, frissonnent quand elle nous traverse. Alors s'avance la terreur, l'exultation: pouvoir s'évader sans se faire remarquer, sans être balayé, supprimé et s'enfuir sur la croupe du vent fou; se fondre aux ténèbres aveugles, être flux et frisson, sentir cette splendeur infuser nos membres et jusqu'à notre moelle, et nos yeux de braise étincellent, embrasés; plonger dans les remous du vent.

Alors une forme s'agite, se lève, se gonfle et la voici debout. Nous partons, traînant des manteaux le long de l'allée, vers les fenêtres éclairées, diffuse lueur que maquillent les branches, et nous passons le seuil et nous voici cernés par une aire carrée et voici une chaise, une table, des verres, des couteaux; nous avons réintégré la boîte, notre logis, et nous ne tardons pas à réclamer une gorgée d'eau gazeuse avant d'aller dénicher quelque lecture pour la nuit.

Virginia Woolf
La Mort de la phalène
trad. Héléne Bokanowski
SEUIL, 1968



nuits hypnotiques, nuits curatives, nuits apaisées

Faut-il toujours que le matin revienne? Est-il donc sans fin, l'empire des choses terrestres? Une fâcheuse agitation contrarie l'approche ailée de la céleste Nuit. Quand verra-t-on enfin brûler à jamais le sacrifice secret de l'amour? À la Lumière fut impartie une durée, mais le règne de la Nuit est hors du temps et de l'espace. – Et toi, divin sommeil, tu perdras. Ne ménage point tes bienfaits à l'adepte de la Nuit au cours du labeur journalier! Seuls les inconscients se méprennent et ne connaissent d'autre sommeil que l'ombre que tu poses miséricordieusement sur nous au seuil de la véritable Nuit. Ils ignorent que c'est toi qui enveloppes le sein délicat de la jeune fille et fais de son flanc un paradis. Que c'est toi, ô sommeil qui, surgi du fond des légendes, détiens la clef ouvrant aux demeures des bienheureux; messenger silencieux de mystères sans fin.

Novalis *Hymnes à la Nuit*
trad. Raymond Voyat
MILLE ET UNE NUITS 2002